

Cahiers *André Gide*

12

Correspondance
André Gide
Jacques Copeau

I

DÉCEMBRE 1902 - MARS 1913

*Édition établie et annotée
par Jean Claude*

Introduction de Claude Sicard

nrf

Gallimard

Introduction

« Douceur d'une inquiète fraternité reconnue avec cet effluve de beauté : André Gide. J'ai lu son livre : *Les Nourritures terrestres*. Je voudrais être son ami parce que ce serait n'être l'ami de personne et, pourtant, multiplier son cœur ¹.

« Angoisse de ce que je cherche, – ces pages y ajoutent leur angosse. Toutes mes soifs – crues endormies – réveillées [...]. Je voudrais avoir écrit ce livre... »

Nous sommes le 22 novembre 1901. Jacques Copeau, qui a vingt-deux ans depuis le 4 février, confie ainsi à son *Journal* ce qui constitue pour sa vie intérieure l'événement majeur de l'automne : sa rencontre spirituelle avec André Gide – une de ces rencontres qui ont toute chance de labourer en profondeur, parce qu'à l'éblouissement miraculeux des découvertes offertes elles ajoutent le plaisir sans limites de se reconnaître dans le miroir tendu : pour cet être rompu depuis l'adolescence à l'analyse solitaire et passionnée de soi-même, la conquête de l'identité passe par la révélation de l'identique. Et ce double peut d'autant mieux être « fraternel » qu'il n'a aucun référent concret. La pure émotion qu'il suscite trouve pour exutoire un lyrisme maladroit, quasi balbutiant, mais qui n'en dit que mieux l'intensité du désir d'amitié et d'écriture. Pendant quelques semaines, Copeau vit au contact des *Nourritures terrestres*, du *Voyage d'Urien*, de

1. La formule réapparaîtra dans la première longue lettre de Copeau à Gide, le 18 janvier 1903.

Paludes, et son *Journal* interpelle le « cher enfant ironique et délicieux ¹ » qui lui a fait don de ces œuvres. Il est capital que cette rencontre décisive soit à ce point placée sous le signe de la *création*, perçue non comme moyen d'un esthétisme racoleur, mais bien comme expression essentielle du meilleur de l'être. Le 20 décembre 1901, Copeau, apostrophant encore son « frère », écrit : « Depuis mon enfance, depuis que je suis triste, depuis toujours je parle de mon âme avec tous ceux qui veulent bien, sur la route. Et tu n'es pas le dernier, mon cher Gide, avec qui je doive en bavarder. Le désir d'être un artiste n'est qu'un désir plus paradoxal d'être un homme, et le souhait ruminé des douleurs et des joies. » Quelque vingt-cinq ans plus tard, Copeau rappellera avec émotion le « sentiment ingénu » qui naquit en lui dès sa première lecture des *Nourritures* : « Avec Rimbaud, rien n'a marqué plus fortement mon adolescence. » Et de s'ex-tasier sur la « force » et la « richesse » de ce sentiment ².

En juillet 1902, sa ferveur s'alimente à une nouvelle source vive : au Danemark, où il vient d'épouser Agnès Thomsen, la blonde fiancée de ses dix-sept ans, Copeau lit « d'un trait » *L'Immoraliste* : « Qu'il est noble de dénier toute certitude, valeureux d'aborder des effrois encore impossibles à définir ! Essayer de dire ce que l'homme d'aujourd'hui a à dire, il ne le craint pas, ni la douleur d'être sincère, affreusement ! [...] Je suis stupéfié de l'identité de certaines émotions d'André Gide aux miennes, de la parenté humaine qui existe entre *L'Immoraliste* et *La Soif*, et certains chapitres, projetés, de mes *Tentatives passionnées* ³. » Moins enthousiaste, Copeau ne rédigerait pas sur-le-champ, de toute son ardeur brouillonne, un texte exalté, gonflé de réminiscences rimbaldiennes et comme frémissant d'impatiences neuves :

« Le simple et chaleureux circuit du sang renouvelle en notre poitrine la persuasion. Nous voulons vivre – Quelle vie ? ô cou-leurs ! ô fantaisies ! – instruits du moins qu'il n'est pas un point

1. Expression du 7 décembre 1901.

2. « Remarques intimes en marge d'un portrait d'André Gide », in *André Gide*, Éditions du Capitole, Paris, 1928, p. 112.

3. *Journal*, 27 juillet 1902. Le drame de *La Soif* n'a jamais été réalisé, quoique Copeau en parle dès 1901 et affirme en avoir conçu le plan. *Les Tentatives passionnées* sont restées à l'état de projet.

de contact entre la vie qui nous cherche et nous qui cherchons la vie [...].

« Ah! ne crains pas, cher Immoraliste, que nous nous détournions vers un faubourg, ou quelque maison fabuleuse. Nous n'avons qu'un visage, avide de connaissance, qui ignore la reconnaissance, ce torticolis. Il veut se baigner d'aurore... »

Ces pages, modèle de critique interne, recueillent l'esprit du récit gidien, où Copeau perçoit ce qu'il nomme joliment « une faculté d'entretenir des métamorphoses ». Si l'Immoraliste éveille en lui de telles résonances, c'est qu'il incarne le refus de tout ce qui aliène et gauchit l'être, contre quoi Copeau s'insurge depuis son adolescence. Prenons-y garde : dès sa jeunesse se dessinent ainsi les traits d'un caractère qui, certes, iront s'affinant, sans jamais se modifier profondément : Copeau aussi est l'homme des refus. Il préfère au confort des acquis la précarité de l'aventure, il flaire dans toute installation le piège d'enlèvement ; il dédaigne les parfums évanescents du présent pour les charmes épicés d'un ailleurs et d'un plus tard. Littéralement, la « réussite » n'a aucun sens pour Copeau puisque, chaque matin, il attend la « métamorphose »... Hélas, la plupart des hommes s'obstinent à n'être que des larves enkystées dans la matière grise de l'habitude... Comment n'en pas souffrir ? Mais n'anticipons pas.

On peut s'étonner que, porté, transporté à ce point par l'œuvre d'André Gide, Copeau n'ait pas tenté, sinon de le rencontrer, du moins de lui écrire. Il s'en expliquera, le 18 janvier 1903, au nom d'une « pudeur » à « trahir le charme de cette secrète communauté ». Comprendons qu'il a préféré, pendant plus d'un an, vivre au seul contact de l'œuvre. Dans son *Journal*, le 15 décembre 1901, il écrivait : « On rate toujours une première entrevue, — et je crois que la meilleure intimité littéraire est celle que j'ai avec André Gide... » Quoi qu'il en soit, c'est ce dernier, on le verra, qui prit l'initiative de leur correspondance. Certes, dès la fin de juillet 1902, Copeau a envoyé à Édouard Ducoté, dans l'espoir d'une publication par *L'Ermitage*, ses pages vibrantes qu'il intitule, symboliquement, « À L'Immoraliste » : elles constituent presque une « lettre ouverte », bien propre à susciter l'intérêt de Gide qui y voit d'abord, avec raison, l'une des critiques « les plus intelligentes que l'on ait écrites sur [son]

livre ¹ ». Mais il y perçoit aussi, de même que dans les « notes d'enfance » publiées par *L'Ermitage* en novembre 1902 ², de rares qualités de sensibilité et d'émotion. Si bien que, tout en demandant à Ducoté, par scrupule, de surseoir à l'insertion du texte si « personnel » de Copeau, Gide éprouve le désir d'en savoir plus sur l'auteur et bientôt, le 10 janvier 1903, une lettre de lui parvient à Lyngby, au Danemark... « Vous avouerai-je tout ce qui se mêle de curiosité au goût que je me sens déjà pour votre prose ³ ? » À quoi Copeau répond aussitôt : « ... Une nouvelle lettre de vous (suis-je indiscret ?) me ferait supporter l'impatience où je me trouve de connaître votre visage ⁴... »

Ainsi naît une amitié qui, de part et d'autre, ne doit rien aux contingences charnelles, aux charmes d'une présence, aux sortilèges d'une parole : il est beau qu'elle prenne essor sur un texte écrit, à la lettre « rassembleur d'âmes », selon la formule que Malraux appliquait à l'art.

C'est à Paris, le 23 avril 1903 au soir, que les deux « frères », enfin, « se retrouvent », comme le note Copeau dans son *Journal* du lendemain. Il faut se garder de suivre ici aveuglément les récits « dramatisés » que Copeau fit de cette première rencontre, à Martin du Gard d'abord – lequel, « embellissant » probablement à son tour, raconte la scène à Marcel de Coppet le 18 janvier 1914 ⁵ –, et pour les lecteurs des éditions du Capitole ensuite, en 1927-1928. Selon ces deux témoignages, l'entretien fut décevant de part et d'autre, et le mot de Gide qui y mit fin pouvait fort bien faire avorter tout espoir de relations : « Je crois que nous ne gagnerions rien ce soir à poursuivre », aurait dit Gide brusquement, sur le trottoir du boulevard Raspail, comme pour se débarrasser d'un importun... Martin du Gard tranche même sans nuances : « Ils se quittent, décidés à ne plus se revoir... » En fait, s'il est amusant d'imaginer la rétractation de l'élan

1. Lettre du 7 janvier 1903.

2. Copeau publie sous le titre *Notes d'enfance* : « Le repas » – « L'enfant nocturne » – « L'enfant oisif » (pp. 334-342).

3. Lettre du 7 janvier 1903.

4. Lettre du 18 janvier 1903.

5. Cf. *Correspondance Copeau-Roger Martin du Gard*, texte établi et annoté par Claude Sicard, Introduction de Jean Delay, Paris, Gallimard, 1972, t. I, pp. 115-116, et la Préface, p. 22.

gidien devant le garçon de vingt-quatre ans qui venait à lui « plutôt robuste, un peu durci déjà par la vie ¹ », portant « une longue barbe noire » et « dissimulant sa timidité sous un aplomb tranchant et bavard ² », ce premier contact fut pourtant aussi chaleureux, confiant et prometteur qu'il pouvait l'être : dès le lendemain, Copeau évoque Gide dans son *Journal*. « J'ai aimé sa tête inclinée, son beau front, sa voix insinuante » et, le 25 juillet, il précisera dans une lettre à son nouvel ami un souvenir de cette « inoubliable soirée » : « Bien que le haut de votre corps et la tête fussent dans l'ombre, vos yeux, plissés, luisaient avec votre premier sourire », avant de revenir sur leur conversation, ce bavardage de plusieurs heures « sur ce qui est le plus profond de nous, laissant se révéler notre culture, bouger nos instincts chaleureux et transparaître nos espoirs ³... ». On voit comment Copeau, dès l'automne 1901, avait bien auguré de l'avenir : « J'ai su, depuis le jour où j'ai lu *Les Nourritures*, qu'il fallait que nous fussions amis. J'ai attendu cette amitié, je l'ai voulue ⁴. » Et « cette amitié », en dépit des vicissitudes, par-delà malentendus et silences prolongés, va demeurer vivante pendant près d'un demi-siècle : en février 1949, pour ses soixante-dix ans, *Les Nouvelles littéraires* publient un « Hommage à Jacques Copeau ». Il est émouvant d'entendre Gide, octogénaire, y évoquer les « destinées parallèles » du Vieux Colombier et de *La N.R.F.*, et affirmer : « Copeau me sentait et savait son compagnon d'armes. Notre constante amitié invitait souvent à juxtaposer nos deux noms ⁵. » Quelques mois plus tard, Copeau s'éteint aux Hospices de Beaune, et André Gide, bouleversé, écrit à Agnès : « Depuis la mort de Madeleine, aucun deuil ne pouvait me toucher davantage ⁶... » La correspondance que l'on va lire, l'une des plus longues que Gide ait entretenues, retrace l'itinéraire d'un « compagnonnage » dont les combats, les illusions, les conquêtes

1. *André Gide*, Éditions du Capitole, p. 114.

2. Récit de Martin du Gard, éd. citée, p. 116.

3. *Journal* de J. Copeau, 24 avril 1903.

4. Lettre du 11 juillet 1906.

5. *Les Nouvelles littéraires*, n° 1119, du 10 février 1949 : « Hommage à Copeau » (témoignages recueillis par Claude Cézan).

6. Lettre à Agnès Copeau, 23 octobre 1949. Copeau est mort le 20. On se rappelle que Madeleine Gide s'éteignit le 17 avril 1938.

et les souffrances, dépassant les protagonistes, appartiennent à l'histoire des lettres.

*

Gide, eu égard à l'obstination de Copeau et à sa fidélité amicale, l'appela un jour son « indéformable ». Ce sont pourtant, paradoxalement, les changements dans la vie de Copeau qui impriment à cette amitié son rythme dissymétrique, et permettent d'y définir sans artifice trois phases, ou plutôt trois âges successifs, que nous nommerions volontiers : la complicité, le temps des épreuves, le « bail de vieillesse ¹ ».

La première époque, celle du bouillonnement, des découvertes, des exaltations, des projets et des créations en commun, paraîtra, vu le nombre des lettres, les événements dont elles sont l'écho, les personnages qui les traversent, la plus riche, la plus intense. De 1903 à 1913, en effet, l'amitié de Gide et de Copeau se développe comme une *complicité* : c'est passionnément que l'on s'explique, que l'on s'étudie dans le miroir de l'autre, que l'on fonde ensemble *La Nouvelle Revue Française*, que l'on voyage ensemble en Espagne. Le 30 novembre 1910, évoquant une soirée passée avec Edmond Jaloux et l'ennui qu'il en a éprouvé, Gide a ce mot : « Nous ne nous tenons pas du même côté de la vie. » À coup sûr, Copeau et lui se dressent fraternellement du côté où il ne suffit pas d'exister pour être, où l'individu n'acquiert son authenticité qu'en *justifiant* sa vie. Ainsi s'éclaire l'admirable aphorisme de Gide, qui pourrait définir, peut-être, toute création : « L'écriture, chez nous, devrait n'être que la profusion du bonheur ² » : la fureur de vivre s'accomplit en ferveur de créer ; l'écriture est action de grâce.

Copeau, comme Gide, en est convaincu. Tous deux connaissent le même appétit, tous deux sont capables du même ébranlement devant l'irrésistible force du désir. On aura plaisir à mettre en parallèle quantité de formules qui se font écho et rendent compte de cette essentielle parenté. À « je m'ennuie à mort sitôt que je ne me passionne plus » de Gide ³ répond, chez Copeau, cette

1. Expression de Copeau dans une lettre du 27 août 1939.

2. Lettre du 23 juillet 1906.

3. Lettre du 21 janvier 1912.

profession de foi : « ...à toute rencontre je me quitte pour devenir l'être rencontré, tant il m'intéresse, me passionne, tant je me sens capable d'être lui, d'épouser ses sentiments et de vivre sa vie. Oui, c'est une véritable *passion* ¹... ». N'est-ce pas lui qui déclarait à Gide, en décembre 1905 : « ...je suis incapable de ne pas tendre la perche aux événements ² » ?

Tous deux s'éprennent de la jeunesse lorsqu'elle incarne le jaillissement des forces neuves : en 1932, Copeau écrit à sa femme : « Dès que je trouve dans un être trace d'un peu de simplicité, d'ardeur, de vie vraie, je suis aussitôt conquis ³... » ; mais Gide lui disait déjà, en 1903, à propos de son jeune cousin Paul : « Je lui suis très reconnaissant de ce que je l'intéresse passionnément. Je sais que je me mets en frais pour lui. Songez donc : un esprit *en formation* ! ⁴ » Il y a en Copeau un besoin de retourner aux origines, de dépouiller le vieil homme, de libérer enfin la source vive. Rivière regrettait sans doute qu'il manquât de persévérance. Mais en l'appelant « un commenceur » il rendait indirectement hommage au dynamisme essentiel que Copeau, semeur de graines, sut insuffler aux autres pour qu'ils aillent, un jour, plus loin que lui ⁵. Celui qui, en manière de boutade, lance : « Ceux qui casseront les vitres me devront leur marteau ⁶ » est capable de comprendre la « griserie de vandale » éprouvée par Gide, vidant sa bibliothèque en vue de son déménagement à Auteuil et « fourr[ant] la littérature dans la trappe ⁷ » ! En tout cas, son

1. Lettre du 31 octobre 1911.

2. *Journal de Gide*, 1889-1939, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1960, pp. 193-194.

3. Lettre à Agnès, du 19 octobre 1932.

4. Lettre du 5 septembre 1903.

5. Cf. la note de son *Journal*, 7 septembre 1930, citée in *Appels*, p. 106 : « Lancer sur des pistes que j'ai découvertes et où je ne me suis avancé que d'un pas, d'autres qui iront plus loin que moi. »

Il convient de relire le texte de la conférence que Jacques Rivière prononça à Genève le 3 avril 1918 sur « Le Drame après l'époque symboliste - Jacques Copeau et le Théâtre du Vieux Colombier » (publié in J. Copeau, *Registres III, Les Registres du Vieux Colombier*, I, Gallimard, 1979, pp. 13-16). C'est l'étude la plus pénétrante qui ait été consacrée à Copeau et, preuve de sa pérennité, la carrière ultérieure du « Patron » ne l'a jamais rendue caduque.

6. *Journal de Copeau*, 18 août 1936 (cité in *Appels*, p. 112).

7. Lettre du 23 février 1906.

dévouement à *La Nouvelle Revue Française* n'aura bientôt d'autre dessein que de découvrir et d'aider des talents authentiques.

On le voit bien en décembre 1910, quand il s'agit de faire passer dans la *Revue* des poèmes d'André Baine, fût-ce en retardant la publication d'écrivains connus, comme Pilon ou Vielé-Griffin : « Allons-nous devenir une revue où le nom couvre la marchandise au lieu que ce soit la marchandise qui impose le nom ? [...] La crainte ne me quitte pas de voir s'insinuer dans cette revue que nous avons fondée avec tant de désintéressement un esprit qui ne serait pas purement littéraire !... » Le temps n'est pas loin où l'indignation va le dresser contre le théâtre contemporain, où le « tréteau nu » du Vieux Colombier va susciter l'éclosion de l'École des jeunes serviteurs de la scène, pépinière qui, à son tour, prépare l'entreprise des Copiaus qui, à son tour... Il y a dans tout cela une *continuité* exemplaire, par-delà les ruptures apparentes. En 1946, Copeau évoque pour Agnès les efforts de Jean Dasté à Grenoble, et il écrit : « Cette forme de théâtre et de vie en commun est sortie des Copiaus sans doute, mais aussi des maquis de la résistance. D'ailleurs les Copiaus, n'était-ce pas déjà un maquis ? »² Cette boutade est belle, qui met à ce point l'accent sur le courageux ferment de résistance des francs-tireurs dont le combat quotidien, pour se développer dans l'ombre, n'en est que davantage porteur d'espérance.

On ne s'étonne pas qu'à côté de quelques œuvres majeures auxquelles il revient régulièrement – Montaigne, Molière, Shakespeare, Dostoïevski – les lectures de Copeau, telles du moins que les révèle cette correspondance, le portent, après le Rimbaud, le Laforgue et le Flaubert épistolier de son adolescence, à la fois vers les grands romans foisonnants d'un Fielding – *Tom Jones* – et d'un Hardy – *Jude l'Obscur*, *Tess d'Urberville*³ – et vers les analystes exigeants, volontiers ironiques, du monde et du moi, du cardinal de Retz à Jules Renard, en passant par Benjamin Constant et par Stendhal dont le *Journal* ne le lasse pas : « J'entre

1. Lettre du 11 décembre 1910.

2. Lettre du 18 mars 1946.

3. Le 11 août 1933, après une relecture de *Tess*, Jacques écrit encore à Agnès : « Des romanciers que je connais, Hardy est peut-être celui dont je me sens le plus proche. »

là-dedans comme dans une chose faite pour moi ¹ », déclare-t-il à Gide en 1909. Ces choix, qui réapparaissent dans les innombrables lectures de romans et d'articles auxquelles il se livre pour *La N.R.F.* de 1909 à 1913, procèdent des tendances profondes de son être à vivre démesurément, tout en s'efforçant de ne rien laisser perdre des sensations, des émotions, des pensées nouvelles que l'imprévu suscite en lui ². Aucune de ces œuvres n'est évidemment étrangère à André Gide. On peut même penser à coup sûr, malgré l'absence quasi totale, dans ses lettres, de confidences sur ses propres lectures, que son influence sur Copeau fut ici déterminante. On verra comment celui-ci, dès leurs premières conversations, fut ébloui par l'immense culture de son aîné, en face duquel son « ignorance » lui était cruelle. Ses résolutions d'étudier, de s'enrichir intellectuellement sont souvent touchantes. Comme est touchante l'attention passionnée avec laquelle il découvre, livre à livre, l'œuvre de Gide. Ainsi, recevant *Saül*, en 1903, il envoie à l'auteur une critique précise et, de son point de vue, pertinente de ce drame : « [c'] est comme un rébus; c'est plus un jeu de votre esprit qu'une forme active de votre sensibilité : vous demeurez à l'écart et n'attribuez aux faits comme aux êtres que la marque ou le trait symboliques dont votre conception se satisfait le mieux ³... ». Bien entendu, la « confiance » intime qui lui donnerait l'ultime clé du « rébus » ne lui a pas encore été faite — elle n'interviendra que deux ans plus tard, comme le raconte le *Journal* de Copeau ⁴ — et il lui est difficile de donner leur véritable sens aux démons qui assaillent le vieux Roi, comme au « secret » si lourd de Saül. Mais on peut s'étonner qu'il ne voie dans la pièce qu'une construction de l'esprit et n'y puisse percevoir la présence, l'engagement dou-

1. Lettre du 25 juin 1909.

2. Cf. André Gide, *Journal*, 24 mars 1906 : « Je n'admets pas que rien me nuise; je veux que tout me serve, au contraire. J'entends tourner tout à profit » (*op. cit.*, p. 203).

3. Lettre du 4 novembre 1903.

4. C'est à Paris, le mardi 11 juillet 1905, que Gide fait enfin l'aveu à Copeau de sa pédophilie. « Ce qu'il en indique dans ses livres me paraissait une illustration théorique, une conséquence extrême, intellectuelle, un point logique auquel aboutissait son immoralisme. C'était au contraire le point de départ, peut-être fondamental, le secret profond et essentiel de sa nature, de son caractère, de son esprit. »

loueux de son auteur. Tant de mises en garde, au total fort claires, eussent pu le toucher dans ce drame! « ... Clos ta porte! ferme tes yeux! bouche tes oreilles – et que le parfum de l'amour [...] ne trouve plus l'accès de ton cœur. – Tout ce qui est charmant t'est hostile ¹... », crie la sorcière moribonde à Saül qui reprend ses paroles : « ... Tout ce qui vient à moi m'est hostile! Fermez-vous, portes de mes yeux! Tout ce qui m'est délicieux m'est hostile ²... » En fait, en cette fin d'année 1903, Copeau en est toujours à l'exaltation capiteuse des *Nourritures*. Saül le surprend, le fait hésiter. Il ne lui est pas encore possible de mesurer combien Saül est frère du Michel de *L'Immoraliste*, poussant ses excès jusqu'à leurs conséquences extrêmes. À partir de l'été 1905, en revanche, son amitié pour Gide prend sa véritable dimension, fondée sur une compréhension totale. Sans doute fallait-il que leurs rapports pussent atteindre à cette transparence pour que Gide se décidât à en témoigner dans son *Journal*: Copeau y apparaît vraiment le 10 juillet 1905 ³.

Et, pendant quelque huit ans, Gide ne va pas avoir « lecteur » plus attentif, plus exigeant que lui : la correspondance complète ici le *Journal* de Gide, qui a révélé avec quelle confiance ont été soumis à Copeau les manuscrits de *La Porte étroite*, d'*Isabelle* et surtout des *Caves du Vatican*, auxquelles Copeau a presque collaboré, suggérant non seulement des modifications dans le plan, mais dans la conception des personnages. Témoin cette lettre : « ... Que devient ce bougre de Lafcadio pour lequel j'aurai eu un si furieux tendre avant même qu'il ne soit né? Donnez-lui de l'étoffe, à ce gaillard. Souvenez-vous qu'il est mon filleul et même un peu mon neveu ⁴ ». Gide s'en souviendra si bien qu'il dira publiquement, dans sa lettre-préface datée du 29 août 1913, sa reconnaissance à Copeau : « J'ai plaisir à écrire votre nom sur le premier feuillet de ce livre. Il a toujours été à vous; du moins, depuis le jour qu'il a commencé de prendre forme ⁵... »

1. Saül, acte III, sc. 7 (in André Gide, *Théâtre*, Paris, Gallimard, 1942, p. 100).

2. Acte III, sc. 8 (*ibid.*, p. 105).

3. *Op. cit.*, p. 167. Seules deux mentions de Copeau ont précédé ce passage, au printemps 1905, pp. 151-152.

4. Lettre du 22 avril 1912.

5. *Romans, Récits et Soties, Œuvres lyriques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1966, p. 679.

Si Copeau s'attache à ce point à l'éclosion des livres de son ami, c'est que Gide, réussissant à créer une œuvre, incarne le double « positif » de lui-même; au fond, jusqu'au début de l'année 1913, Copeau a presque le sentiment d'écrire par procuration : il en éprouve un regain d'exaltation, et se sent conforté dans ses certitudes : « J'ai tant appris [...] par vous... Cher vieux, quelle infinie possibilité je sens! [...] Produire ou ne pas produire, voilà l'unique question, le seul souci ¹. »

Nous touchons ici, en effet, à la question essentielle. Copeau, depuis l'adolescence, veut justifier sa vie par la création d'une œuvre. N'a-t-il pas, à dix-huit ans, vu sa pièce *Brouillard du matin* représentée au Nouveau-Théâtre par l'Association des anciens élèves du lycée Condorcet? Depuis, que de projets, que d'ébauches, dont seuls les titres ou quelques notes nous sont parvenus : « L'Ombre d'aimer », « Le Lendemain », « Après », « À l'absente », « Le Mal », « Le Mariage de Scapin », « Dom Juan », « L'Habitude », « Le Sculpteur d'Idéal », « Magdeleine », « La Famille »... Un manuscrit arrive à terme, celui de *La Sève*, qu'Agnès Thomsen communique au professeur et critique Georges Brandès, à Copenhague... En décembre 1901, commence la collaboration de Copeau à *La Revue d'Art dramatique*, et bientôt, en 1902, à *L'Ermitage*. En 1905, s'ajoutent des articles sur l'art au *Petit Journal* et des comptes rendus dans *Le Théâtre*, où Copeau publiera... jusqu'en mai 1914. De 1907 à 1910, sa signature apparaît aussi dans *La Grande Revue*, dans *Art et Décoration*, pour ne rien dire de *La Nouvelle Revue Française* : du 1^{er} mars 1909 au 1^{er} août 1913, Copeau y collabore à 28 numéros sur 56 ²! Si l'on tient compte, en plus, de son adaptation pour la scène des *Frères Karamazov*, à laquelle il travaille de mai 1908 à octobre 1910, on conviendra que son activité scripturaire, en une quinzaine d'années, tient du prodige. Mais, pour autant, il ne s'agit pas là d'une œuvre, au sens que Copeau et Gide donnent à ce terme. Le 20 décembre 1903, ce dernier écrit à son ami : « ...par vos conversations, vous m'avez fait espérer de vous beau-

1. Lettre du 20 février 1906.

2. Nous renvoyons, pour plus de précisions, à la monumentale *Bibliographie de Jacques Copeau* établie par Norman H. Paul, Préface de Claude Sicard, Paris, Société Les Belles Lettres, 1979.

coup de choses et de grandes ¹... » et un mois plus tard Copeau lui confie : « Je suis jeune et me sens vieillir comme on entend couler l'eau [...] Il me semble qu'un jour je vais écrire. Mais le jour qui vient n'est jamais ce jour-là ²... » Stérilité? Sûrement pas : Gide, Ghéon, Schlumberger, plus tard Roger Martin du Gard ³ ne s'y seraient pas trompés... Et l'on n'a rien expliqué en parlant de « bovarysme » : tout autant que Gide, Copeau a suffisamment de lucidité pour ne pas se laisser prendre au leurre des « faux buts », comme il aime à dire, en pillant Goethe ⁴. Au début de ses relations avec Gide qui lui disait « Je n'ai pas grandes craintes pour vous, je vous sens bien armé », il avait répondu : « Oui, je le crois aussi, et pourtant je n'arrive à rien. Savez-vous ce qui me manque? Un milieu. Oui, je n'ai pas de milieu ⁵... » Il faut évidemment donner plusieurs sens à cette remarque. Un sens social d'abord. Fils d'un petit bourgeois, négociant, fabricant d'agrafes et de boucles de ceintures, Copeau a grandi en rébellion contre ce « milieu naturel » avec lequel il s'est senti de plus en plus « désaccordé ». Quand, son père mort, le jeune homme rentre en France, marié et père de famille, c'est pour se voir contraint à s'occuper de l'usine, dans les Ardennes. Il n'y peut vivre que neuf mois... À Paris de nouveau, où deux autres enfants vont naître, en 1905 et 1908, Copeau doit « gagner sa vie », et il entre comme vendeur de tableaux à la Galerie Georges Petit : il y restera quatre ans, d'août 1905 à mai 1909. On verra quelles prouesses il dut réaliser avec son complice Ghéon pour s'échapper, un été, vers l'île de Jersey, et tenter d'y retrouver les quelques amis que Gide lui a fait connaître, notamment les Théo Van Rysselberghe. Car Copeau souffre aussi de ne pouvoir appartenir à un « milieu intellectuel » : il rencontre beaucoup de gens au théâtre, à la Galerie, dans des salons, mais il les côtoie sans être jamais dupe longtemps : à l'école de la

1. Dans son *Journal*, le 14 février 1912, Gide, évoquant Copeau, s'exclame encore : « Quel bien me fait le sentiment de sa valeur! » (*op. cit.*, p. 369).

2. Lettre du 29 janvier 1904.

3. Que l'on en juge par ses « Souvenirs autobiographiques et littéraires », Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, pp. LXII-LXXIV, et par la *Correspondance Jacques Copeau-Roger Martin du Gard*, *op. cit.*, passim.

4. Voir par exemple ses lettres du 7 avril 1912 et du 26 janvier 1913.

5. *Journal* de Gide, *op. cit.*, pp. 151-152.

vanité, il apprend à se défier des snobismes, des sottises pontifiantes, du mauvais goût. Bref, un étranger, qui pourrait peut-être écrire, comme son ami Gide, dire ce qu'il sent en lui, parfois, l'étouffer, si, disposant d'une fortune personnelle, il en avait le loisir. Mais Copeau doit trop composer avec le siècle, il est trop *pressé*, toujours talonné par des échéances. Il lui faut trop assurer le présent pour pouvoir penser, autrement que sous la forme d'un mirage, aux lendemains merveilleux où « travailler » serait un plaisir. On pourra compter, dans cette correspondance, les occurrences de ce verbe; il s'y conjugue à tous les modes : à l'indicatif, il rend compte de la besogne au jour le jour; au subjonctif, il souligne le caractère contraint de ces occupations fastidieuses (« il faut que je travaille »). Parfois luit pourtant l'éclair d'une espérance (« Puissé-je travailler véritablement »...) suivi le plus souvent d'un conditionnel de regret (« comme je travaillerais si »...). À quoi s'opposent les impératifs de Gide, amicales exhortations (« Travaillez, cher vieux! »...). Le 6 juillet 1911, il précise même : « Travaillez ferme [...], et ne changez pas de projets trop souvent... » Si bien que, tout naturellement, le lecteur de cette correspondance s'interroge : et si les explications qui précèdent n'étaient que de commodes alibis? S'il y avait, dans la nature profonde de Copeau, on ne sait quelle conspiration de forces centrifuges, semblables aux démons de Saül attachés à sa perte¹? Le 11 septembre 1906, il s'exclame : « Ah! je ne sais pas si je saurai jamais écrire un livre. Sincèrement *je ne le crois pas*. Et pourtant j'ai, comme on dit, tout ce qu'il faut. Et pourtant... Quelle distance entre la force, si grande soit-elle, et l'objet qui la tente!... » Tout se passe comme si l'« objet », quelle que soit sa nature, dévoyait toujours, par son attrait irréprensible, la force créatrice. Copeau a beau citer Nietzsche et affirmer : « Je veux maintenir en moi un calme inébranlable² », cet effort d'autosuggestion demeure sans effet. Qu'on l'observe, au repos dans sa chambre : bientôt il y piaffe du besoin de se « divertir ». « Je voudrais toujours partir! Depuis une semaine à peine suis-je installé dans ma maison – ce désir

1. Cf., dans la lettre du 30 octobre 1907 : « ...ce dérèglement était l'indice d'une victoire sur moi de l'élément destructeur. »

2. Lettre du 6 décembre 1909.

Cahiers André Gide

C'est à la lecture des Nourritures terrestres et de L'Immoraliste que Jacques Copeau s'est épris d'André Gide, son aîné de dix ans. La première lettre qu'il ait reçue de lui, début janvier 1903, il l'avait attendue avec une impatience émue...

Ainsi commence une riche et passionnante correspondance, l'une des plus longues que Gide ait entretenues, qui ne cessera qu'à la mort de Copeau en 1949 : près d'un demi-siècle d'échanges épistolaires, preuve tangible d'une amitié que ne devaient démentir ni les fluctuations de l'existence, ni les divergences d'opinions ou de préoccupations, ni les inévitables crises de confiance. Ces lettres, par la vivacité d'un dialogue tantôt grave, tantôt enjoué, dessinent le portrait au naturel de deux êtres en perpétuelle quête d'authenticité, reproduisent la courbe de deux carrières exceptionnellement fécondes.

Ce premier tome correspond aux années 1903-1913, jusqu'à la fondation du théâtre du Vieux Colombier : une période intensément vivante dans les relations des deux amis que Claude Sicard, dans sa pénétrante introduction, appelle « le temps de la complicité ». Deux hommes se découvrent ici, se livrent, s'exaltent, s'encouragent dans leurs productions. Les sujets touchent à tous les domaines : la vie littéraire, la fondation de La N.R.F. et son fonctionnement au quotidien, la vie théâtrale, la vie artistique, la réflexion sur la création, la vie intime enfin dont se nourrit la lucide analyse d'eux-mêmes et de leur temps.



9 782070 710911



Extrait de la publication

87-IX

A 71091

ISBN 2-07-071091-2

250 FF 1c